

**Les rendez vous Philosophiques : Pascal, « Les Pensées »**  
**Texte introductif, fragment 194 (Edition Brunschvicg)**  
**LA QUESTION DE LA CROYANCE**  
**Décembre 2010**

Il y a dans ce passage une reprise du thème du mystère insondable des choses tel qu'il est présenté dans Le fragment connu sous l'intitulé « les deux infinis ». Mais là, le ton est affirmatif : « nous sommes dans une ignorance terrible de toutes choses... ». Quel que soit le domaine où la science de l'homme progresse et découvre, l'inconnu déborde le connu de toutes parts parce que nous avons affaire à une réalité infinie, incommensurable dans sa complexité. Si bien que notre effort pour savoir nous laisse dans l'incertitude. La seule certitude est la mort. Une telle prise de conscience pose avec acuité la question de ce qui est susceptible de donner sens à la vie. Pourquoi vivre puisqu'il nous faut mourir, cette unique certitude n'est elle pas de nature à rendre Dérisoire et absurde au bout du compte toute entreprise humaine ? Face à cette situation aussi angoissante qu'essentielle Pascal s'indigne de l'attitude ordinaire des humains Qui consiste à ne plus rien chercher et à prendre la fuite dans une infinité de conduites d'évitement. Une telle politique de l'autruche, Pascal la qualifie d'inconséquence et irresponsable parce que c'est Celle de celui qui choisit de laisser de côté ce qui importe le plus. Alors quelle estime et quelle confiance Peut on accorder à un être qui adopte une telle posture existentielle ?

Quelques éléments de réflexion :

La démarche de Pascal consiste à amener son lecteur ou son interlocuteur à la prise de conscience du Caractère inévitable de la croyance ,parce que l'homme , faisant l'expérience du caractère hypothétique Et incomplet de tout savoir, continue cependant à avoir besoin de certitudes et ce qui répondra à ce besoin C'est la croyance . Seulement on ne peut pas accorder le même degré de confiance à n'importe quelle croyance. Sur le grand marché des croyances qui se proposent à notre adhésion et à notre confiance toutes N'ont pas le même degré de valeur et de crédibilité et Pascal se révolte devant la légèreté et l'inconséquence Avec lesquelles les esprits pourtant les plus éclairés de son temps balayaient sans presque l'examiner, ce Que nous offre la tradition chrétienne. Dans le cadre de notre réflexion, acceptons donc de nous poser avec Pascal, la question de ce qui mérite et Peut être digne de confiance pour donner du sens à la vie.

**Jean Louis Crinière, Janvier 2011**

## **Les rendez vous philosophiques, n°8 : La croyance et la confiance**

Textes de référence Pascal, « les pensées » ed. Brunschwig : frgt. 229, 230, 231, 232, 233

Nous voilà arrivés à un moment crucial du texte que je vous ai proposé comme capable d'éclairer notre conscience et notre intelligence de gens qui vivent au 21<sup>e</sup> siècle. Pascal a écrit au 17<sup>e</sup>, dans une langue qui peut parfois nous sembler difficile ou éloignée. Il n'était pas devin et ignorait les modalités concrètes et un certain nombre de problèmes auxquels nous sommes aujourd'hui confrontés. Mais comme tous les grands philosophes il nous renvoie avec une lucidité et une force indéniables ce qui constitue les données invariantes de la condition humaine, quel que soit le temps et le lieu.

Pouvons nous imaginer une vie d'homme qui pourrait prétendre se dispenser de toute croyance. Réfléchissons y au delà de l'affirmation entendue quelquefois : « moi, à présent, je ne crois plus à rien »

Nous sentons bien ce qu'une telle phrase contient de désillusion, de déception, d'espérances évanouies. Mais il faut continuer à vivre, et le mouvement même dans lequel nous nous inscrivons repose sur une attente et une croyance au moins implicite, dans ce qui peut apparaître au fil du temps, le pire n'étant jamais certain.

Pascal nous plonge dans cette problématique en amenant le lecteur à réfléchir sur la part du certain et de l'incertain dans l'expérience humaine et particulièrement sur l'incertitude radicale de l'existence de Dieu. Philosophiquement et pour notre raison, il est le premier à affirmer la vanité des démonstrations « more géométrico » dont la théologie rationnelle porte témoignage. « Dieu, sensible au cœur et non à la raison ». « Si je voyais partout les marques d'un créateur, je reposerais en paix dans la foi. Mais voyant trop pour nier et trop peu pour m'assurer, je suis dans un état à plaindre,.... » Frgt.. 229. On pourrait ajouter que s'il était effectivement possible de démontrer rationnellement l'existence de Dieu la question de la foi en lui ne se poserait même pas puisque tout homme doué de raison ne pourrait qu'adhérer à ce qui ne serait plus une croyance mais une certitude rationnelle. Tout ce qui se rapporte à la foi et à la croyance trouve son sens et sa légitimité dans le champs des incertitudes. Si nous savions exactement où nous mettons les pieds à chaque option prise ou choix effectué dans le cours de la vie, la notion même de croyance ou de foi n'aurait aucun sens. « Nous sommes embarqués » dit Pascal, ce qui signifie qu'il est impossible de choisir de ne pas choisir. A chaque acte posé il nous faut assumer la marge d'incertitude et le risque de se tromper. Le mot foi qui ressort plus particulièrement dans le domaine religieux est traduit du grec qui dit « o pistéouon » ce qui se traduit mot à mot par « le ayant confiance ». lorsque je fais confiance à quelqu'un lors d'un engagement d'une promesse ou d'une transaction, il y a prise de risque consentie, assumée. Cette prise de risque correspond au pari que Pascal invite son interlocuteur à faire pour Dieu, et il va déployer toute sa capacité d'argumentation rationnelle pour le conduire jusqu'au seuil où la raison doit céder la place au risque consenti.

Jean Louis Crinière ,6 février 2011

## Les rendez vous philosophiques, février 2011

**L'argument du pari : s'engager dans la religion sans la foi, le grand paradoxe.**

**Ref : fragment 233, Ed. Brunschwig**

Etrange lecture que celle du « fameux » passage où Pascal s'adresse à un interlocuteur dont on a coutume de dire que c'est un « libertin » c'est à dire un homme dont la mentalité annonce singulièrement la nôtre aujourd'hui. Précisons le portrait. On peut l'imaginer intelligent plutôt sceptique, il ne se laisse pas raconter n'importe quoi, c'est un réaliste attentif à ses avantages et dont l'intellect est principalement orienté vers ce qui peut les multiplier et les affermir. Ajoutons qu'il est « épicurien » -je mets le mot entre guillemets pour signifier qu'il renvoie à sa signification banale : la vie mérite d'être vécue pour autant qu'on en retire le maximum de plaisirs-

Tels étaient, sans doute un certain nombre d'interlocuteurs de Pascal, on dirait aujourd'hui, des intellectuels, des

Esprits curieux souvent avides de divertissement et de jeux, une élite mondaine qui échappe à la vulgarité par sa culture.

On peut dire que cet interlocuteur est sans âge, ce peut donc être nous si nous acceptons de recevoir ce que nous raconte Pascal dans ce morceau de bravoure rationnel et existentiel !

Nous voilà entraînés dans un raisonnement qui relève de la pure logique calculatrice. Rien à voir avec une argumentation de type théologique ou même philosophique, il s'agit de serrer au plus près ce qui est réellement le plus rentable pour notre intérêt bien compris. Mettre au service de ce qui nous avantage le plus tout ce que nous avons de raison et d'intelligence, qui ne se laisserait tenter ?.....On est loin de l'effort gratuit de la spéculation philosophique, mais plutôt dans un club de joueurs de poker chevronnés où on ne s'engage pas à la légère car les sommes mises en jeu peuvent être considérables et ruineuses pour certains si elles sont le miraculeux pactole pour celui qui empochera la mise.

Mais la question posée est : « qu'est ce que je gagne à parier que Dieu, le dieu des chrétiens, existe ? »

Pascal nous embarque dans une suite d'arguments digne d'un marchand de tapis, dont la complexité nous fait perdre pied tant il faut mobiliser de neurones pour suivre sans rien perdre de la rigueur de l'enchaînement.

Dans tout pari il y a un enjeu c'est à dire le risque de perdre et l'éventualité de gagner quelque chose.

Pour se lancer dans le risque de perdre sa mise il faut que l'incertitude du gain et la certitude de ce que je risque

Vaille la peine de courir le risque .Pascal nous explique que nous acceptons ce risque dès lors que l'incertitude du gain est compensée par l'attrait exercé par l'importance de ce que je peux gagner en jouant.

Or nous assumons le décalage entre la certitude de ce qui est misé et l'incertitude du gain convoité pour des réalités qui sont toutes dans un rapport quantitatif. Si j'achète un billet de la loterie nationale, même la somme maximale que je suis susceptible de gagner est limitée. Mais si je parie pour Dieu, ce que je risque c'est ma vie

terrestre, quelque chose de limité et passager par définition, pour courir la chance de gagner une éternité de vie bienheureuse. L'écart entre ce qui est risqué et ce qui peut être gagné est donc dans un rapport non quantifiable, Incommensurable,, échappant par son caractère infini à toute comparaison avec le caractère fini de la mise.

Le centre de sa démonstration consiste à dire qu'en pariant pour Dieu je ne risque finalement rien du tout puisque la vie éternelle ne peut se comparer en rien avec ce qui est limité et relatif.

Lorsque son interlocuteur un peu interloqué –on le comprend !- lui rétorque que sa démonstration est magnifique mais qu'il n'est pas prêt à franchir le pas, Pascal change complètement de terrain argumentatif en faisant valoir qu'il gagnera substantiellement dès cette vie en devenant bon chrétien. « quel mal vous arrivera-t-il

En prenant ce parti vous serez fidèle, honnête ; humble , reconnaissant, bienfaisant, ami sincère, véritable.

A la vérité , vous ne serez plus dans le plaisir empestés, dans la gloire, dans les délices ;mais n'en aurez vous point d'autres ? Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie ; et qu'à chaque pas que vous ferez en ce chemin, vous verrez tant de certitude du gain et tant de néant de ce que vous hasardez, que vous reconnaîtrez à la fin que

Vous avez parié pour une chose certaine, infinie, pour laquelle vous n'avez rien donné. »

Pardon pour cette longue citation qui mérite d'être méditée tant elle rejoint la thèse philosophique qu'on rencontre chez Platon, selon laquelle il ne peut exister de bonheur véritable hors du champ du bien et de la vertu.....Reste à comprendre vraiment....

L'idée peut être la plus étonnante qui court presque explicitement derrière le texte c'est qu'on peut tout à fait être chrétien sans avoir la foi . Pascal le signifie à son interlocuteur lorsqu'il lui laisse clairement entendre que point n'est besoin d'avoir la foi pour s'engager dans l'Eglise, et parier pour ce dieu qui nous reste caché. Il ne s'agit pas d'une invitation à l'hypocrisie, mais une prise en compte de ce qui dépend de notre liberté et de ce qui lui échappe radicalement. Encore une fois, malgré toutes nos réticences bien compréhensibles, il s'agit d'avancer non pas vers ce qui nous arrange spontanément mais vers une plus grande lucidité. C'est ce qui s'appelle la recherche de la vérité.

**Jean louis Crinière le 14, mars 2011**

**Les rendez vous philosophiques n°10, mars 2011**  
**Les cadres qui nous permettent de penser l'existence et la question des valeurs.**

**ref : frgt 793 ed Brunschwig**

Dans le sillage de la rencontre avec le texte sur le pari, on a fait l'expérience, encore une fois, du pouvoir dérangeant et potentiellement déstabilisant d'une grande oeuvre philosophique.

Ainsi la recommandation de Pascal adressée à son interlocuteur de devenir bon chrétien, en faisant l'impasse sur la croyance en Dieu apparaît spontanément comme un paradoxe insoutenable, une invitation à l'inauthenticité et à l'hypocrisie.

Et pourtant, comme le fait observer Frédéric Lenoir dans « le Christ philosophe », la pratique religieuse, dans un passé pas très lointain, relevait majoritairement d'une adhésion coutumière, sociologique plus que d'une foi impliquant l'être tout entier. Car, « l'homme est machine autant qu'esprit », un rappel à une certaine modestie sur notre capacité à décider des choses. Dans bien des domaines notre comportement et nos opinions sont les produits d'habitudes et de conditionnements. Faire semblant, faire comme si, s'adonner à un simulacre inauthentique n'est pas forcément une tromperie et une hypocrisie quand il s'agit de s'engager dans une religion ; c'est le signe pour Pascal qu'on a pris en considération ce qui relève de notre pouvoir et de celui de Dieu.

Ces considérations ont soulevé des commentaires et des réactions bien compréhensibles car nous sommes spontanément attachés à l'idée qu'un engagement pour être valable doit être sincère. Le sentiment de rencontrer avec Pascal une conception pessimiste et assez désespérante de la vie a fait retour dans notre petit groupe, ce qui nous a permis d'approfondir cette référence aux notions de pessimisme et d'optimisme.

Pour ma part j'ai commencé par soutenir l'idée que ces deux attitudes face à ce qui peut advenir sont à renvoyer dos à dos car même si elles sont opposées apparemment elles reposent toutes deux sur la même erreur existentielle. C'est celle qui consiste à décider à priori du caractère positif ou négatif de la tournure ou de la conclusion d'événements ou de situations alors que le simple retour sur notre expérience nous montre que ce qui appartient au futur est indécidable. Nous avons tous des craintes et des souhaits, mais force est de se rendre compte que la conclusion réelle des situations qui mobilisent ces appréciations optimistes ou pessimistes, ne ressemble ni à la forme prise par notre espoir ni à celle que nos peurs nous présentent. Ce qui se produit réellement est toujours, dans son fond, inattendu. Pessimisme et optimisme prennent alors l'allure d'une attitude présomptueuse qui tranche par avance imprudemment sur la tournure prise par les faits et événements de la vie future.

Pour parler comme Pascal il s'agit là d'une volonté de se tromper soi-même, tant la conscience de notre ignorance de l'avenir est difficile à supporter. Toute question sans réponse est génératrice d'angoisse.

Cependant on s'est légitimement demandé si l'attitude qui consiste à attendre de manière confiante et positive le déroulement des choses du futur, n'était pas de nature à jouer sur ce déroulement en l'influençant positivement. Car nous avons une part d'influence sur l'incertain du futur. C'est le sens de ces techniques apparues dans le sillage des formations personnelles et qui reposent justement sur ce que Pascal avait en quelque sorte anticipé dans sa formule « Il faut plier la machine » qui peut sans exagérer évoquer les mécanismes psychologiques liés au conditionnement –déconditionnement que la psychologie a su approfondir et

instrumentaliser dans des procédures d'apprentissage ou de traitement de phobies, par exemple. Alors la formule « fait comme si tu croyais et tu croiras » perd de son absurdité apparente.

Regarder la vie avec espérance n'ouvre –t-il pas le chemin, par une certaine manière d'être au monde et le regard que l'on pose sur lui, à des situations plus lumineuses, c'est à dire plus orientées vers la vie que vers la mort. Dans ce sens ,on peut comprendre autrement une certaine forme de parti pris d'optimisme qui ne relève plus alors de la réassurance naïve mais d'un acquiescement profond à l'ordre des choses ,du genre de celui que Moïse demande au peuple d'Israël dans le Deutéronome (30, 15-20).

**Jean Louis Crinière le 7 avril 2011**

## **LES RENDEZ-VOUS PHILOSOPHIQUES : AVRIL 2011 : PASCAL « Les Pensées »**

### **La vocation de l'homme à s'élever : Texte de référence, « Les trois ordres » frgt. 793 ed. Brunschwigg**

Pour introduire à cette lecture , j'avais proposé de réfléchir aux différents plans sur lesquels se déroule une

Existence humaine. Cela sous entend que la logique à l'œuvre dans la nature quand on observe le phénomène du vivant ne suffit pas à rendre compte de ce qui est à l'œuvre dans une vie d'homme où ne manquent pas d'apparaître des enjeux culturels, des questions portant sur le sens et la valeur de ce que notre expérience de la vie nous amène à rencontrer.

Lorsqu'on étudie le règne animal ,le simple bon sens nous fait prendre conscience d'une certaine simplicité à

L'œuvre – ce qui n'élimine nullement le caractère profondément énigmatique de la vie- ,simplicité qui se lit dans le cycle du vivant caractérisé par la naissance, la croissance, le vieillissement et la mort.

On voit que toutes les modalités s'organisent autour d'axes qui , pour nous qui sommes capables de les lire et de les mettre en mots, gravitent autour de la protection ( nourriture , sécurité , adaptation au milieu) et de la perpétuation des espèces ( modes de reproduction). Cela ne veut pas dire que le déroulement d'une existence animale soit monotone, uniforme et invariable, mais on voit bien ce qui lui donne sens et ce sens tient tout entier dans l'ordre biologique. Malgré la stupéfiante merveille qui est offerte à notre regard dans la multiplicité de ses formes et de ses manifestations nous constatons que tout est organisé en vue de ces finalités naturelles énoncées plus haut. Difficile de soutenir qu'il en est exactement de même pour l'homme, nous serions amenés à soutenir l'idée que la recherche des conditions optimales de survie et la reproduction suffiraient à qualifier les buts et les finalités d'une vie d'homme. On peut dire qu'il y a en l'homme une aspiration à autre chose. Cet autre chose peut rester très confus, à un niveau inconscient, dans une quête du bonheur elle même souvent noyée dans la confusion, mais l'humanité ne se contente pas de survivre et de se reproduire même si certaines idéologies voudraient la voir se réduire à cela.

C'est ainsi que notre vocabulaire révèle d'autres plans d'existence dans la vie des hommes. Ainsi , nous sommes accoutumés à l'évocation des deux niveaux constitués par le corps et le psychisme entre lesquels nous avons pris l'habitude de penser qu'il existait des relations complexes qui ne sont pas toujours , loin de là, faciles à saisir. C'est, ce que l'on retrouve en philosophie dans la problématique qui émerge de la dualité corps-esprit. Cette question préoccupa beaucoup Descartes qui se demandait comment deux entités aussi éloignées l'une de l'autre pouvaient cependant faire partie intégrante d'un même être vivant : l'homme. Comme il lui fallait des explications tangibles, il pensa avoir trouvé le lien entre le niveau matériel du corps et l'immatériel des productions du cerveau dans une petite glande situé à la base de celui-ci , la fameuse glande pinéale.

Les recherches en neurobiologie s'inscrivent dans ce même mouvement de recherche, qui consiste à essayer de ramener tout ce qui participe de l'intangible à des explications qui ramènent son étrangeté et son vécu évanescent à des mécanismes bio –physico- physiologiques à quoi s'ajoute la chimie des

neurotransmetteurs, à savoir les hormones. Descartes aurait sans doute été un peu content des magnifiques progrès réalisées dans la connaissance de la glande pinéale....mais ce n'est pas sûr, car il avait en lui une capacité d'étonnement et d'interrogation qui sont le signe et la source de la démarche philosophique. Avant de retrouver Pascal, son contemporain, je ne résiste pas au plaisir de faire un peu de fiction en imaginant ce qu'aurait pensé Descartes de cette vulgate « scientifique », médiatiquement distillée, qui laisse entendre que nous détenons à présent l'explication du sentiment amoureux et de ces attirances qui se produisent entre les humains, par des mécanismes stimulus –réponses « Gérés » par la chimie des neuro-transmetteurs. René Descartes, qui se demandait comment il se faisait qu'il tombât toujours amoureux de femmes qui louchaient, ne se serait sûrement pas contenté de ces explications dépoétisantes, lui qui établissait un lien intuitif entre cette étrangeté de ses affects et la si gentille nounou qui se penchait sur son lit d'enfant avec ce regard plein de tendresse de femme à qui un strabisme conférait le regard « louche » qu'il évoque de manière si délicieuse !

Jean Louis Crinière : juin 2011